

I

AU COMMENCEMENT ÉTAIT... L'ÉTANG PUANT

Versailles avant Versailles

De l'eau, encore de l'eau, toujours de l'eau. Le val suinte l'eau de toutes parts. Le val de Galie, cette étroite clairière en forme de croissant, cernée de basses collines, n'est en réalité qu'un vaste marécage où l'on ne peut faire un pas sans s'enfoncer dans la vase.

Hugues de Vernon, qui s'est réjoui à l'idée d'une agréable chevauchée à travers les bois, se retrouve misérablement piégé au cœur d'un borbier pestilentiel. Cela fait des heures qu'il essaye d'en sortir. En vain. C'est à croire qu'il est condamné à errer sans fin dans ces lieux abandonnés et maudits. L'air humide est oppressant, comme le pesant silence descendant en même temps que la nuit sur ces lieux qui semblent oubliés de Dieu.

Une pensée qui lui donne une inspiration soudaine.

S'il échappe à cet enfer, il fait le vœu d'ériger une chapelle à saint Julien, son saint protecteur. Cela suffit à lui redonner courage. Le chevalier repart de plus belle, faisant attention de ne pas plonger sa monture dans les eaux mortes recouvertes de feuilles à moitié pourries, ni de la laisser s'égarer parmi les fougères arborescentes, où s'entrelacent de façon inextricable ronces, lierres et

arbustes épineux. Indifférent au crépuscule qui emprisonne tout le paysage, le chevalier continue d'avancer en se dirigeant vers l'énorme masse forestière où il pense avoir couru le cerf dans la matinée.

Dans l'obscurité qui se fait, il lui est de plus en plus difficile de tracer son chemin et il doit se fier entièrement à son cheval. Il sait également qu'il pourrait à tout moment être chargé par un monstrueux sanglier ou attaqué par une meute de loups.

Dans ces contrées désertes, ce sont des dangers bien plus à craindre que les rôdeurs ou les troupes de brigands. Le seigneur de Vernon continue donc sa route, là où il n'y a précisément aucune route ni aucun chemin. Un endroit où il n'y aura pas même une misérable cabane de bûcheron, s'il ne parvient à s'extirper de ces étangs puants...

— Moucheu Éroua, apportez-moi d'autres pailles !

Jean Héroard se précipite pour servir le Dauphin. Il est vrai que, pour le jeune fils d'Henri IV, cette journée est assez extraordinaire, et il convient de veiller à ce que l'enfant, âgé de six ans, ne se laisse pas déborder par son enthousiasme habituel. Ce 24 août 1607, le Dauphin, âgé de six ans, vient de participer à sa première chasse.

C'est son médecin Héroard qui rapporte le souvenir de cette journée mémorable : « À quatre heures et demie, il entra en carrosse pour aller à la chasse au faucon ; il fut mené aux environs du moulin de pierre allant vers Versailles, revint avec un levraut, cinq ou six cailles et deux perdreaux. Il commanda avec action et passion. »

Plus exaltant encore que ce menu gibier, on le persuade que le grand renard qu'il a vu passer devant lui était en réalité un loup monstrueux :

— Oh ! si j'avais mon épée, je lui couperais le cou fort bien, je vous assure.

À lire le journal de son premier médecin, on comprend que le Dauphin agit déjà en futur souverain. On comprend également que le jeune Louis est un enfant rebelle et impulsif, dont le caractère commence à s'affirmer de plus en plus.

La chevauchée ayant duré plus longtemps que prévu, c'est dans une simple ferme que la petite troupe doit trouver refuge. Versailles n'est alors qu'un humble village perdu au milieu des forêts. Il n'y a guère qu'une simple chapelle mystérieusement dédiée à saint Julien, un moulin à vent, un vieux donjon dominant les restes d'un château en ruine et quelques pauvres maisons.

C'est dans la plus grande, ou plutôt la moins petite, que l'on a décidé de loger le futur roi de France. C'est d'ailleurs la seule auberge du village : l'Hôtel où pend l'écu. Un « misérable cabaret » dira plus tard Saint-Simon. Mais cela importe peu au jeune Louis qui se réjouit de l'aubaine.

Quel enfant de son âge ne serait pas heureux de dormir sur la paille ? Ou, plus exactement, sur un matelas de paille.



Il n'est tout de même pas question de s'endormir sur un vulgaire tas d'herbes séchées. D'ailleurs, déjà habitué à commander, il ordonne à plusieurs reprises que l'on refasse « son lit ».

Le charme du bucolique ne doit céder en rien devant de légitimes exigences de confort et de dignité. Le Dauphin ne peut quand même pas coucher à même le sol, sur de la terre battue, en compagnie des puces, des tiques et des vermines en tous genres...

Louis XIII n'oubliera plus Versailles. Pas plus que son amour de la chasse. Devenu roi, il retourne sur place à plusieurs reprises pour se livrer à son loisir préféré. Ses terrains de prédilection sont les bois alentour de Noisy, Rocquencourt, Vaucresson ou Marly. Parfois, nostalgique des escapades de son enfance, il retournera seul passer quelques nuits à l'Hôtel où pend l'écu.

Plus tard, comprenant qu'il ne peut se complaire ainsi dans un bouge, il parcourt les trois lieues qui le séparent de Saint-Germain-en-Laye pour coucher dans son château. Le temps de l'insouciance, des folles escapades dans les bois en compagnie de son père, des nuits insolites passées dans une ferme, un moulin à vent ou un vieux donjon est terminé.

Cependant, il ne peut se résigner à retourner au château où l'attendent la régente et les redoutables dames de la cour. Aussi, par une journée de l'année 1624, lassé de devoir sans cesse rentrer à Saint-Germain ou à Paris, le jeune roi prend la décision de posséder à Versailles un rendez-vous de chasse, une petite maison toute simple où il pourra se reposer de sa journée en plein air.

Le bâtiment, dessiné par le roi lui-même, doit s'élever sur un promontoire, à l'emplacement d'un moulin à vent et d'une maison du meunier. Louis XIII souhaite égale-

ment acquérir une garenne pour avoir à sa disposition une réserve de gibier.

Le projet est soumis au directeur des Bâtiments, M. de Fourcy, qui n'ose émettre des doutes trop prononcés, mais il est évident que l'endroit, décidément trop venteux et humide, ne lui semble guère plaisant. Le nom même de Versailles ne viendrait-il pas de cette plaine marécageuse, aux « verses saillantes », c'est-à-dire aux eaux qui se déversent dans ces étangs insalubres où sévissent toutes sortes de maladies ?

Mais il n'y a rien à dire. Louis XIII est inflexible et c'est contre l'avis même de ses ingénieurs que le chantier de la première bâtisse royale commence en 1623, « une maison que Sa Majesté a commandé être faite pour son service sur la butte du moulin à vent, proche Versailles ».

Grâce à la diligence de l'entrepreneur Nicolas Huau, les travaux se font dans une extrême rapidité. Le 9 mars 1624, une année à peine après le commencement du chantier, Louis XIII peut déjà profiter de sa maison de campagne. L'édifice de briques rouges et de pierres blanches, aux toits d'ardoise noire, est constitué d'un simple corps de logis sur trois niveaux, complété par deux ailes en retour, de même longueur et légèrement plus basses que la bâtisse principale. La cour formée par les trois bâtiments est fermée par un mur percé d'une porte cochère.

Impatient d'y passer la nuit, il fait tout spécialement venir ses meubles : « À sept heures souper... va en sa chambre, fait son lit qu'il avait envoyé quérir à Paris, il y aide lui-même. » Le roi, âgé de 23 ans, est heureux, ses ministres aussi. La modestie relative des dépenses – prises en charge par les Menus-Plaisirs – laisse augurer un règne économe et l'on ne peut lui reprocher de gaspiller les fonds

des Bâtiments, « si ce n'est que l'on veuille lui reprocher le chétif château de Versailles, de la construction duquel un simple gentilhomme ne voudrait pas prendre vanité ».

Une modestie qui fera dire à Saint-Simon que, si Louis XIII se fit construire un « château de cartes », ce fut « pour n'y plus coucher sur de la paille ».

Il est vrai que l'édifice ne peut supporter la comparaison avec le château de Saint-Germain-en-Laye, résidence royale par excellence, un véritable palais pourvu d'une vue magnifique, de jardins superbes agrémentés de grottes artificielles et d'extraordinaires automates. Des merveilles qu'on ne pourrait concevoir ailleurs...

Les dépenses peuvent être jugées raisonnables, peut-être trop d'ailleurs, mais le roi continue d'acheter les terrains aux alentours – plus de 40 hectares – pour étendre son domaine. Ainsi, pour moins de 10 000 livres, il finit par se porter acquéreur de la seigneurie de Versailles et du « vieil château en ruine » qu'on lui cède pour 60 000 livres. Quelques années plus tard, il double son domaine par l'acquisition, au prix de 16 000 livres, de 167 nouveaux arpents.



En 1632, Louis XIII est officiellement le seigneur de Versailles-au-Val-de-Galie. Versailles devient donc domaine royal. Les trois fleurs de lys de France vont pouvoir dominer le château et le village. Château qui va être agrandi une seconde fois par Louis XIII, désireux de remanier le corps central et d'ajouter aux ailes deux pavillons pour rendre l'habitation plus élégante et confortable.

Cependant, malgré ces nettes améliorations, la demeure fait encore figure de « relais de chasse ». Le château ne compte que 26 pièces habitables, et l'appartement du roi, qui se compose du cabinet, de la chambre, de la garde-robe et d'une salle réunis au premier étage par une galerie, est meublé d'une simplicité presque monacale : un lit, deux chaises, six escabeaux, une grande table et un tapis de cuir recouvrant le sol. Et, dans la mesure où il s'agit pour le souverain d'une sorte de refuge, loin des agitations et des intrigues de la cour, aucune chambre n'a été prévue pour les dames !

Si Louis XIII accepte de recevoir les dames de la cour et leur offre des collations, elles ne peuvent y dormir et doivent repartir aussitôt après puisque le roi estime « qu'un grand nombre de femmes lui gâterait tout ». La seule femme qui y est tolérée est celle du concierge...

Le prestigieux château de Versailles n'est encore qu'une aimable gentilhommière, un château d'hommes voué à la médiation et aux joies simples de la chasse et des folles escapades champêtres.

Personne ne peut alors deviner que « la petite maison » deviendra « un des lieux les plus magnifiques de l'univers »...

